

ACTES

des

Premières rencontres

des

Maisons d'Écrivains

BOURGES

18 et 19 octobre 1996

SOMMAIRE

lère partie

Allocution	7
<i>de Madame Nicole Ferrier-Caverivière, Recteur de l'académie d'Orléans-Tours, Chancelier des Universités</i>	
Allocution	15
<i>de Madame Marie-Françoise Haye-Guillaud, Préfet du Cher</i>	
Présentation de Monsieur Kenneth White et mise en place des tables rondes	21
<i>par Monsieur Edouard Rubió, Inspecteur général de l'Education nationale</i>	
Intervention	27
<i>de Monsieur Georges Poisson, Conservateur général du Patrimoine</i>	
Conférence : Le lieu des solitaires	33
<i>par Monsieur Kenneth White</i>	
Discours	49
<i>de Monsieur Jean-François Deniau de l'Académie française, ancien ministre, Député du Cher, Président du conseil général du Cher</i>	

Premières rencontres des Maisons d'Écrivains

ALLOCUTION

de Madame Nicole Ferrier-Coverivière

Recteur de l'académie d'Orléans-Tours

Chancelier des Universités

BOURGES

18 et 19 octobre 1996

Madame le Préfet,
Monsieur le Maire-adjoint,
Monsieur le Conseiller régional,
Monsieur le Conseiller général,
Mesdames et Messieurs les élus,
Monsieur l'Inspecteur général,
Monsieur l'Inspecteur d'académie,
Mesdames et Messieurs,

C'est avec plaisir que j'ai accepté de participer à l'ouverture du colloque Premières rencontres des maisons d'écrivains. Cette manifestation s'inscrit dans le cadre du Temps des livres qui, depuis plusieurs années promeut avec succès la lecture souvent trop négligée par notre monde contemporain. En 1993 lors du quatre-vingtième anniversaire de la publication du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, puis en 1994 lors de la commémoration de la disparition trop précoce de l'enfant chéri de ce pays, avec l'inauguration de l'école d'Epineuil-le-Fleuriel, est apparue la nécessité de mettre en relation les centres ou associations consacrés à une mémoire littéraire afin d'entretenir et enrichir ce souvenir, fondateur de notre culture. Il est donc tout naturel que nous nous retrouvions aujourd'hui à Bourges, berceau de cette initiative chaleureusement soutenue par Madame Elisabeth Dousset, conservateur des bibliothèques de la ville, et cité de la région Centre particulièrement riche en maisons d'écrivains.

Avant d'évoquer plus précisément les pistes à suivre et à explorer, je tiens à remercier tous ceux qui ont rendu ce colloque possible : je songe, bien sûr, au conseil général du Cher, à la Direction régionale des Affaires culturelles, au conseil régional et à la ville de Bourges qui nous accueille dans son Palais des Congrès. Je souhaite également rendre hommage à Monsieur Goussard, directeur du Centre départemental de Documentation pédagogique du Cher qui coordonne personnellement l'ensemble des opérations et dont le personnel a fourni un travail efficace et précieux en contactant les divers centres et associations, et en s'occupant de la collecte des objets et manuscrits prêtés pour l'exposition.

Il m'est agréable de vous féliciter chaleureusement, Mesdames et Messieurs, pour la mise en place du groupe de pilotage consacré dans un premier temps à un paysage littéraire limité spatialement à la région Centre et chronologiquement aux écrivains situés entre 1870 et 1950. Je vous remercie donc Madame Elisabeth Dousset dont j'ai déjà souligné l'enthousiasme pour cette manifestation ; Monsieur Georges Poisson, conservateur général du Patrimoine, dont le riche et captivant *Guide des maisons d'hommes célèbres* souligne l'intérêt pour ce sujet ; Monsieur Jean-Yves Ribault, directeur des services d'Archives départementales du Cher et Monsieur Jean-Paul Gaschignard, conservateur de la Bibliothèque du Cher, dont l'attachement au patrimoine culturel constitue un gage de pérennité pour les auteurs que nous aborderons aujourd'hui. Je vous remercie

Monsieur Jacques Body, professeur émérite de l'Université François Rabelais de Tours, dont nous connaissons et apprécions les travaux sur Jean Giraudoux, et Monsieur Yves Galut, proviseur du lycée Marguerite de Navarre de Bourges qui avez la noble mission de transmettre notre culture et votre goût pour elle aux jeunes qui constituent la société de demain. Je vous remercie également vous tous, les centres et associations qui avez oeuvré pour la sauvegarde d'une mémoire littéraire et qui avez souhaité participer à ces premières rencontres. Vous représentez Alain-Fournier, Marguerite Audoux, Georges Bernanos, Maurice Genevoix, Jean Giraudoux, Emile Guillaumin, Patrice de la Tour du Pin, Henry de Monfreid, Charles Péguy, Charles-Louis Philippe, Marcel Proust, George Sand. Très sensible à la collaboration de Madame Maurice Genevoix, de Madame Patrice de La Tour du Pin, de Madame Christiane Smeets-Sand, de Monsieur et Madame Rivière, de Monsieur Jean-Loup Bernanos, je tiens à leur rendre hommage.

Enfin, ce colloque est placé sous les meilleurs auspices puisqu'il sera introduit par Monsieur Kenneth White que la diversité et l'originalité de son oeuvre ont rendu justement célèbre. C'est avec joie que nous saluerons sa présence : parce qu'il est passionné par les maisons et qu'il unit la critique littéraire et philosophique à une création personnelle, qui, mieux que lui, peut réaffirmer le bien-fondé d'une mémoire littéraire qui inscrit les écrivains avec leurs oeuvres dans un temps et un espace précis ? Je voudrais que chacun de nous ait une pensée pour Monsieur Paul Ricoeur qui se faisait une joie de venir et qui est malheureusement souffrant. Nous savons tous que son analyse à la fois rigoureuse et empreinte de sensibilité poétique aurait enrichi avec bonheur nos réflexions.

Deux grandes perspectives me semblent essentielles dans ce colloque : la dimension fondamentale de la commémoration de la vie des auteurs dans l'appréhension et l'analyse de leurs écrits, et les différents moyens dont les maisons d'écrivains disposent pour attirer visiteurs et lecteurs et assurer efficacement leur mission.

Je souhaiterais évoquer tout d'abord le rôle essentiel de la mémoire dans le patrimoine culturel. La transmission des témoignages de l'existence des écrivains, assurée par l'action des centres et associations qui gravitent autour de leurs maisons, les ressuscite auprès des générations nouvelles pour réaliser l'un des buts que reconnaît Pierre Janet à la mémoire : « triompher de l'absence ». Elle les inscrit dans une lignée, dégage une somme de références, crée un horizon d'attente grâce à cette mise en perspective de l'oeuvre et de l'histoire personnelle de l'auteur.

Mais n'oublions pas, à la lumière d'une des réflexions de Paul Ricoeur, que « ce qui compte (...) c'est la manière dont nous questionnons soit la mémoire, soit les sources orales, soit les sources écrites ». La mémoire doit être active et vivante : sans cesse interrogée, remise en cause, complétée par de nouvelles informations, utilisée, échangée pour être parfaitement opérante. C'est justement pour cela que nous sommes réunis aujourd'hui, car ce sont les maisons d'écrivains qui créent et entretiennent ce dynamisme. Elles proposent en effet des supports matériels aux souvenirs des lecteurs qui intègrent peu à peu à leur subjectivité les manuscrits écrits par l'auteur lui-même, ses objets personnels, les paysages qu'il aimait, la maison agencée par ses soins ; ils sont finalement habités par ces demeures. C'est ce qui constitue cette mémoire littéraire qui donne tant de saveur à certaines pages de *La Recherche du temps perdu* relues après avoir

fait un détour par la maison de « tante Léonie » à Illiers-Combray.

Cette dimension concrète est d'autant plus importante que la mémoire n'est pas seulement intellectuelle et rationnelle ; elle est aussi sensible, « involontaire » d'après la formule proustienne, fondée sur l'association d'impressions, de sensations anciennes qui resurgissent à la lumière des nouvelles. La mémoire du lecteur familier des goûts, des manies, des hantises de l'écrivain peut alors se superposer à la sienne pour saisir avec encore plus de finesse tout l'implicite du texte...

Ces demeures ayant abrité des écrivains pendant toute leur vie ou quelques années, doivent donc être considérées comme des « lieux de mémoire » (Pierre Nora) révélateurs d'une existence et inspirateurs, ou cadres, d'un univers mental qui préside à la création littéraire.

Comment ces maisons d'écrivains constituent-elles de véritables médiateurs de la connaissance littéraire ? L'exposition « quotidien d'écrivains » qu'accueillera pendant un mois la médiathèque de Bourges permet de répondre à cette question.

Ces lieux imprégnés de l'histoire de leur vie « écrite sur tous les murs en caractères mystérieux et indélébiles », comme l'affirme George Sand, rappellent avant tout que ces artistes ont été des êtres de chair. Ils amplifient ainsi la portée de leur oeuvre en les sauvant de la dimension trop abstraite dont ils pâtissent parfois, notamment auprès des jeunes lecteurs. Dans le cadre remarquablement conservé de l'école d'Epineuil-le-Fleuriel par exemple, le visiteur a la sensation de rencontrer le jeune Henri Alain-Fournier - confondu avec le petit François Seurel narrateur du *Grand Meaulnes* - parce que son ombre flotte dans la classe où sa table est restée intacte, dans la chambre mansardée peuplée de souvenirs ; il semble surtout lire pour toujours, assis au bas de l'escalier, près de sa mère s'affairant dans la cuisine. A la curiosité s'ajoute l'émotion quand, avant de connaître l'oeuvre, le lecteur est touché par la présence d'objets de l'auteur souvent banals mais personnels. Comment ne pas avoir envie de lire ou relire les romans de George Sand après avoir exploré sa maison de Gargillesse toute palpitante encore de la présence tonique de cette femme si petite, si on en croit la taille de ses chaussures exposées dans sa chambre, et si en avance sur son temps ? Impulsion à la lecture, cette complicité favorise également la compréhension des oeuvres. Ainsi, si la campagne solognote entourant la demeure de Maurice Genevoix à Saint-Denis-de-l'Hôtel a tenu pour lui le rôle d'une muse, elle permet au lecteur de visualiser plus nettement l'atmosphère inquiétante et parfois lugubre de la forêt et des étangs où se joue le cruel destin de Raboliot.

Mais ces rencontres avec la vie des auteurs peuvent se révéler encore plus riches et touchantes. Car, malgré la pertinence de la distinction chère à Marcel Proust entre le « moi » profond qui écrit et le « moi » social réduit à un masque, ces objets familiers, ces livres, l'organisation de la maison, son environnement dévoilent l'intériorité de l'être. Pour celui qui a métamorphosé Illiers en Combray, « tout est signe et tout signe est message » : toutes ces traces concrètes du passé doivent être décryptées comme des « signes » révélateurs de l'éducation, du caractère, de la culture, des goûts, des amitiés, des amours, de la sensibilité, enfin de l'artiste lui-même dont elles font, finalement, partie intégrante. L'escalier qui résonne encore des sanglots du petit Marcel privé du

« baiser de maman », la lanterne magique prête à projeter sur les murs de sa chambre l'histoire de Geneviève de Brabant, la commode dont il ouvrait avec peine les tiroirs, ne lui ont pas survécu seulement pour constituer un décor mais pour mettre à nu le coeur, l'hypersensibilité qui présidèrent à sa création littéraire.

Enfin, le décalage que peut constater le visiteur entre la réalité des lieux et ce qu'ils sont devenus dans les oeuvres, fait mesurer la part d'imaginaire, de subjectivité, de stylisation propre à chaque artiste et offre alors la possibilité de mieux apprécier le processus de sa création. Ainsi, le réel « Jardin-du-Haut », que l'on aperçoit des fenêtres du musée Colette de Saint-Sauveur-en-Puisaye, n'égale pas en charme pittoresque et magique celui qui est décrit au début de *La maison de Claudine*. Car « le silence, le vent contenu du jardin clos, les pages du livre rebroussées sous le pouce invisible d'un sylphe » que Colette attribue aux souvenirs émus de son enfance, relèvent surtout de la sensibilité de son art, qui sait fixer les sensations, transcrire les impressions les plus confuses, broser en quelques touches légères toute une atmosphère. L'écart que l'on peut aisément constater entre le jardin qui existe encore et le lieu enchanteur que Colette recrée et met en scène, révèle la puissance transfiguratrice de sa perception, de sa mémoire et de son écriture.

C'est pour ces raisons que tous vos efforts pour conserver et faire vivre ces précieux logis, le désir affirmé par votre présence aujourd'hui de communiquer et d'échanger vos expériences et vos informations, me semblent déterminants pour mieux comprendre la magie de la création littéraire.

Comment garder toujours vive la flamme de cette mémoire que vous défendez et cultivez ? Quels enrichissements précis attendez-vous de cette mise en réseau de vos travaux ? Comment éclairer les recherches des uns et des autres tout en conservant la spécificité et l'authenticité de chacune ? De quelle manière les sites littéraires sont-ils exploitables par un professeur et ses élèves ? Ce sont autant de questions que vous allez traiter dans les trois ateliers qui vous seront proposés cet après-midi. Un état des lieux sera dressé sous la présidence de Monsieur Georges Poisson afin d'évoquer le statut de ces maisons dans le patrimoine. Le groupe dirigé par Monsieur Jean-Yves Ribault étudiera ce qui constitue le matériau des centres et associations. Quant au public, aussi bien touristique que plus spécialisé, il sera examiné sous l'égide de Monsieur Jacques Body. Je ne saurais trop insister à cet égard sur les ressources pédagogiques que vos préoccupations et vos actions me paraissent offrir. Vos conclusions seront donc du plus haut intérêt pour l'avenir de cette partie de la culture française, de sa conservation, son enrichissement, sa transmission.

Ces Premières rencontres des maisons d'écrivains ne seront pas seulement synonymes de travail et de recherche, elles seront aussi agrémentées par le spectacle des élèves du lycée Alain-Fournier, ce soir au Théâtre Jacques-Coeur. Guidés par Monsieur Jean-Jacques Dupont, leur professeur, que je remercie sincèrement, ils nous offriront un témoignage sensible et vivant, de la résonance que peut trouver dans leurs jeunes esprits la connaissance plus intime d'un auteur, cette culture qui les protégera de l'absence de mémoire d'un *Voyageur sans bagage*. Si cette culture constitue d'après Emile Henriot

« ce qui demeure dans un homme lorsqu'il a tout oublié », elle peut aussi lutter contre l'anéantissement de l'humanité, éviter que « tout nous appelle à la mort », pour citer Bossuet. Ce grand oeuvre de création des auteurs, de lecture, d'interprétation, de souvenir des lecteurs, de conservation par leurs maisons de la réalité quotidienne des écrivains ne peut-il pas en effet compenser ce « rien » que nous sommes « dans cet immense abîme du temps » ? Ce colloque s'est donné la tâche noble et essentielle de remonter dans le temps des auteurs pour le figer et donner ainsi aux lecteurs la possibilité et le plaisir d'aller cueillir les impressions et la vie des artistes par-delà les années et les idées, dans le domaine du sensible et du vécu. C'est avec enthousiasme pour ce projet que je vous souhaite donc un excellent travail à la recherche d'un temps qui est et demeurera, grâce à vous, retrouvé.



Premières rencontres des Maisons d'Ecrivains

ALLOCUTION

de Madame Marie-Françoise Haye-Guillaud

Préfet du Cher

BOURGES

18 et 19 octobre 1996

Le livre, vecteur principal de la diffusion de la culture, est au coeur du premier réseau d'équipements culturels à travers bibliothèques, médiathèques et librairies. Il induit la première des productions culturelles avec les secteurs de l'édition et de l'imprimerie.

L'intervention de l'Etat s'articule autour de cinq axes définis dans le plan d'action pour le livre et la lecture présenté par le Ministre de la Culture en octobre 1995 :

- 1- le soutien de l'économie du livre
- 2- l'élargissement du réseau des publics et le développement de la lecture
- 3- le renforcement du réseau des bibliothèques,
- 4- la modernisation de l'intervention publique par la fondation de nouveaux partenariats
- 5- et la valorisation du patrimoine écrit et littéraire.

Parmi les 48 mesures préconisées, la constitution d'un réseau national des maisons d'écrivains est clairement définie dans le cadre du dernier objectif que je viens d'évoquer.

Les Premières rencontres des maisons d'écrivains que nous inaugurons aujourd'hui s'inscrivent donc bien dans le cadre d'une préoccupation nationale très actuelle et d'une réflexion continue, comment en témoigne la mission confiée à Michel Melot, conservateur général des bibliothèques, par Monsieur Douste-Blazy, Ministre de la Culture, qui consiste à réfléchir aux moyens de constituer un réseau national des maisons d'écrivains et des musées littéraires. Le rapport qui doit être remis prochainement se nourrira sans doute de vos échanges d'aujourd'hui et de demain.

Si elle est actuelle, cette préoccupation n'est pourtant pas nouvelle, puisque dès 1990, une étude sur les maisons d'écrivains, d'artistes et d'hommes célèbres, contenus dans le rapport Renouf-Culot, les définissait en ces termes et je le cite : « Evocatrices d'une multitude d'oeuvres - et des vies qui les ont entourées -, implantées à travers toute la France, les maisons d'écrivains, d'artistes et d'hommes célèbres constituent une vitrine muséale unique. »

Ce rapport reconnaissait en elles des points d'ancrage pour une véritable trame culturelle. Il relevait comme un de leurs atouts essentiels leur harmonieuse répartition territoriale, la diversité des genres aussi conduisait à une potentialité d'intéresser un public diversifié. Il souhaitait en conclusion que puissent se fédérer toutes les initiatives propres à la création d'un réseau.

Indéniablement, on peut affirmer que le département du Cher se positionne aujourd'hui à l'avant-garde en concrétisant ces propos. Car, sans nul doute, ces rencontres constituent une étape importante dans la recherche de synergies d'actions. Elles contribueront à la réflexion indispensable et préalable au développement d'une coordination.

C'est en effet la première fois en France que l'on réunit les responsables des

maisons d'écrivains. Il peut s'agir de musées, de monuments historiques, de centres de documentation, mais aussi de demeures privées ou de propriétés des collectivités locales.

C'est la première fois que tous ceux qui s'occupent de la préservation d'une mémoire littéraire oeuvrent ensemble à la mise en place d'un réseau de maisons d'écrivains.

L'événement que constituent aujourd'hui ces rencontres est le fruit d'un long travail de recherche et d'investigation qui a duré plus d'un an.

Et si nous sommes ici aussi nombreux, de tous les coins de France, réunis par une volonté commune de progresser dans la réflexion, c'est d'abord parce que ce projet est né de la passion.

Les artisans, en sont autour d'Alain Rivière, Jean-François Goussard, directeur du Centre départemental de Documentation pédagogique, et Jean-Yves Ribault, directeur des Archives départementales. Ils ont su communiquer à tous leur foi, qui est le meilleur promoteur de cette initiative.

La chaleureuse richesse qui transparaît au travers du discours enthousiaste de Jean-François Goussard lorsqu'il décrit ses rencontres avec les maisons d'écrivains - lui qui est personnellement allé s'imprégner du charme et du caractère de chacun des sites - laisse entrevoir la qualité qui sera celle des conclusions de ces rencontres.

L'histoire de cette entreprise pourrait d'ailleurs se raconter comme se lit un livre :

Ces premières rencontres ont pour toile de fond les amitiés et les affinités littéraires d'Alain-Fournier et la présence importante dans ce secteur géographique de maisons d'écrivains, lieux de mémoire et d'inspiration. N'oublions pas que les maisons d'écrivains détiennent une place exceptionnelle parmi les musées consacrés aux hommes célèbres.

On en dénombre en effet 140 en France dont 15 en région Centre. Je citerai bien évidemment dans notre département le musée-école Alain-Fournier à Epineuil pour la réhabilitation et le développement duquel l'Etat s'est très largement investi depuis de nombreuses années avec l'appui des fonds européens, vous le visiterez demain, mais aussi le musée municipal d'Aubigny Marguerite Audoux.

La Direction régionale des Affaires culturelles a d'ailleurs édité en collaboration avec le conseil régional un fascicule qui retrace la route des écrivains en région Centre en nous proposant un voyage avec Rabelais, Ronsard, Descartes, Balzac, George Sand, Marcel Proust, Alain-Fournier, Marguerite Audoux, Patrice de la Tour du Pin, Henry de Monfreid, Maurice Genevoix, Charles Péguy, Malesherbes, Alfred de Musset ou Max Jacob.

Mais ces premières rencontres sont aussi la suite logique des deux colloques autour d'Alain-Fournier qui ont eu lieu dans le Cher, l'un en 1993 à l'occasion du

80^e anniversaire de la publication du *Grand Meaulnes* et l'autre en 1994 sur Alain-Fournier et les arts de son temps.

L'objectif actuel est de faire qu'à Bourges naisse un dispositif d'échange et de communication entre toutes les maisons d'écrivains. Si au départ le projet s'envisageait sous un angle régional, il a très vite dépassé ce caractère local et s'inscrit aujourd'hui dans une démarche nationale tout en travaillant dans une perspective internationale pour 1998. Aujourd'hui déjà une trentaine de maisons d'écrivains sont représentées. C'est donc de bon augure.

Une opération comme le colloque d'aujourd'hui s'inscrit aussi indirectement dans l'action de promotion du livre et de la lecture que soutient vigoureusement le Ministère de la Culture.

La lecture n'est pas une pratique culturelle tout à fait comme les autres. Voie royale de la connaissance et à ce titre vecteur de liberté, elle est aussi le chemin privilégié de l'imaginaire.

Or « l'imagination » est justement le thème de la 3^e édition du Temps des livres qui, depuis le 12 octobre et jusqu'au 27 à travers quelque 4000 manifestations, s'enracine non seulement en France, mais également dans plus de 60 pays.

Cette nouvelle formule, initiée par le Ministère de la Culture, qui se déroule depuis trois ans sur une semaine, est l'initiative qui connaît le plus d'impact dans les zones rurales et les petites villes comme en témoignent les nombreux projets présentés ici et là dans le Cher. Du chef-lieu jusqu'au coeur des petites villes et bourgs, nombreux sont ceux qui déploient dynamisme et énergie pour se faire l'écho du Temps des livres.

« Ce temps » est aussi une période privilégiée pour mettre en valeur les actions menées toute l'année par le Ministère de l'Education nationale et le Ministère de la Culture pour favoriser l'accès du plus grand nombre à la culture de l'écrit.

Cet effort passe aussi par le renforcement du réseau des bibliothèques et je rappellerai ici que la médiathèque de Bourges a été subventionnée par l'Etat à hauteur de 40% ; que de nombreux projets bénéficient de la dotation générale de décentralisation, la DGD bibliothèques. Je tiens à souligner enfin en évoquant ces interventions de l'Etat que c'est dans ce même esprit qu'il a contribué à la réalisation du colloque qui nous réunit aujourd'hui à hauteur de 35 000 francs.

Ces premières rencontres de Bourges ne sont qu'un point de départ, il y a encore beaucoup à faire, car le patrimoine littéraire est l'un des plus riches que nous ayons et qui est encore insuffisamment exploré. Une meilleure connaissance des maisons d'écrivains donne un angle d'approche particulièrement intéressant.

N'oublions pas non plus que leur existence entraîne également d'incontestables

retombées touristiques. Elles contribuent ainsi à la revitalisation de terroirs ruraux encore trop souvent éloignés des grands axes de passage et qui sont découverts de façon plus approfondie à l'occasion d'une de ces visites. C'est un aspect aussi de l'aménagement du territoire. Leur renom rejaillit sur un espace qui s'enorgueillit de leur présence et s'efforce de la valoriser.

On dit volontiers que les mots ont ce pouvoir de faire perdurer un lieu, mais les lieux ont aussi ce pouvoir de nourrir les mots. L'approche d'un artiste se fait plus intime à travers le lieu où il a vécu, où il a écrit, que dans un musée. Bien souvent ce n'est qu'après la visite d'une maison d'écrivain que l'on s'aperçoit que l'on y est moins allé pour voir en observateur que pour ressentir, presque en communion avec l'auteur.

Je crois que seule une maison d'écrivain peut créer ce lien privilégié qui nous unit le temps de la visite et qui se prolonge ensuite dans nos lectures.

Et chaque maison est unique puisqu'elle reflète le tempérament de son illustre résident. Quelle somme de richesses est mise à notre portée ! Quel formidable voyage entre le savoir et l'émotion nous pouvons là entreprendre ! Nous pénétrons l'univers mystérieux d'un homme qui a su à travers ses oeuvres nous faire partager son monde imaginaire. Nous pouvons aussi mieux comprendre en appréhendant l'environnement de l'auteur les subtilités de son message.

Si tous les sites majeurs ont su créer une relation intime entre le site, le créateur, ses oeuvres et son public, aujourd'hui il faut reconnaître que la situation des maisons d'écrivains n'est pas pleinement satisfaisante ; elles souffrent trop souvent d'un certain isolement.

Il paraît donc important qu'elles s'inscrivent dans un mouvement culturel où leur dynamisme et la variété de leurs expériences leur donneront une place de choix. Puisse ce colloque contribuer à créer cette dynamique.



Premières rencontres des Maisons d'Écrivains

**PRESENTATION DE
MONSIEUR KENNETH WHITE
ET MISE EN PLACE
DES TABLES RONDES**

par Monsieur Edouard Rubió

Inspecteur général de l'Éducation nationale

BOURGES

18 et 19 octobre 1996

En une salutation ramassée, mais magnifiée et déférente, vers vous me tournant, j'aimerais pouvoir dire : Mesdames, et vous-même, Monsieur le Maire-adjoint. Et je l'ai dit.

L'Etat, Madame le Préfet,

L'Education et l'instruction aussi, Madame le Recteur, Chancelier des Universités,

La Ville, la ville de Bourges, Monsieur Margotin, représentant Monsieur Serge Lepeltier, député-maire, si attentif à la bonne marche de la cité, Bourges pour toutes les villes ce jour, Bourges si belle et accueillante.

Monsieur Melot, c'est avec un extrême plaisir, aussi, que nous vous saluons, en toutes vos compétences et qualités.

En leur géographie les villes sont demeures, lieux de riches heures car l'espace et le temps y sont toujours mémoire. Pût-on rêver meilleur accueil et heureux symbole ? Avec la complicité du conseil général du Cher.

J'ai prié Madame Frédérique Deniau de saluer, avec toute la sensibilité, l'admiration et la chaleur qui y seyait, Monsieur l'Académicien, Député et Président du conseil général du Cher comme je le salue en ses vice-présidents, Monsieur Dumontet, et conseillers généraux, Monsieur Hospital, comme je salue la Région, Madame Le Poder,

Avec la complicité de la Direction régionale des Affaires culturelles. Monsieur Seron, de la DRAC, vous qui savez si pleinement et efficacement vous investir ès livres et culture.

Agréable et dur labeur que le mien !

Kenneth White est bien là, route bleue et demeure solitaire. Avant que de vous livrer, n'allez surtout pas penser que je freine car viendra l'élan, et le transport sans peine.

Kenneth White introduira, au coeur de notre thème, l'imaginaire et l'authentique, témoignage et perspective. Et des propositions peut-être. Mais souffrez encore un peu, assistance captive, avant qu'il ne vous enchaîne !

Pour l'essentiel, en toutes vos qualités, hautes fonctions, charges et enthousiasme, des six coins de l'hexagone France - presque - et d'un grand centre élargi aussi, au coeur êtes toutes et tous venus, ici et à Bourges, en tables toujours rondes vous asseoir, trois tables rondes pléthoriques de personnalités et de compétences, en un enchaîné fondu d'aujourd'hui qui est déjà prémonition de demain, car vous l'aurez ainsi voulu : l'état des lieux, les contenus des fonds, les publics.

Mesdames et Mesdemoiselles, Messieurs, de la table ronde bonne, à la bonne heure, fîtes choix et des modulations acceptâtes pour que pussent s'équilibrer enthousiasmes et

compétences, sueurs et problèmes rencontrés, témoignages tous indispensables à toute avancée.

Les organisateurs premiers, à la source première de l'idée, point n'aiment qu'on parle d'eux. Des mains et des lèvres ils nous font « chut » !!

Monsieur Jean-François Goussard : mais comment fait-il pour se multiplier et se partager ainsi en demeurant si naturellement lui-même au service de tous !

Monsieur Jean-Yves Ribault, Monsieur Alain Rivière, toujours si présents et pleinement efficaces,

et vous, Madame Elisabeth Dousset si éclectique aussi,

sans dirigisme, vous sêtes, tous quatre, inspirer, susciter et choisir.

Maintenant, pour un dur labeur, aussi : les trois présidents des tables rondes et les trois rapporteurs. Qu'eux aussi souffrent un bref appel, dût pâtir leur juste modestie.

Monsieur Georges Poisson, conservateur général du Patrimoine, le Guide des maisons, conférencier et chaleureux conteur. *La cour de Sceaux, La souriante histoire de l'Elysée* et votre démesure quand vous parlez des écrivains (ci en ai-je compté plus de quatorze en un rien),

Madame Elisabeth Dousset - ne m'en veuillez guère : à l'efficacité sûre et qui, de la proche médiathèque qu'elle a tant créée, vient tout expressément et provisoirement de désertier les murs,

à tous deux, président et rapporteur, Madame, vous revient la table première : l'état des lieux, en la salle qui vous sera désignée... Les convives de cette première table sauront vous suivre, le moment venu.

Les Archives départementales du Cher, la Bibliothèque du Cher, président et rapporteur, sont attachés à la table ronde deuxième : les contenus des fonds. J'ai nommé :

Monsieur Jean-Yves Ribault. Autorisez-moi ce très court instant de liberté. L'éminent chartiste, ses extrêmes connaissances, le fin lettré. J'ai, du très vieil inspecteur d'académie que je fus dans le Cher, souvenance vive gardé de l'art et de l'efficacité avec lesquelles fonctionnait, en son quadripartisme, notre chère commission culturelle,

Monsieur Jean-Paul Gaschignard, toujours si plein d'égards, attentif aux bibliothèques qui naissent,

et il en naît une fort jolie, tout près d'ici, dans ma bonne ville de Saint-Doulchard dont je salue le maire. Ainsi douze bibliothèques municipales, au moins, ont choisi de s'associer à cette première rencontre. Vous pourrez voir des extraits de leurs expositions tout à l'heure dans le hall. Donc : pour les contenus des fonds, avec vous deux en cette salle qui sera justement partagée méridienne.

Enfin vint la troisième : les publics, tourisme et pédagogie. Nous avons voulu une enquête rapide près de collégiens et de lycéens. 399 ont été interrogés, en dix questions ouvertes ou fermées. Je vous en livre trois :

Qu'attendez-vous d'un écrivain ?

L'écriture : une souffrance, un plaisir ?

Si vous avez visité une maison d'écrivain, qu'en avez-vous pensé ?

Les réponses quantifiées sont à la disposition des tables rondes.

Monsieur Galut, vous serez le rapporteur de la troisième. Brillant hispaniste et proviseur. Des élèves vous avez dépouillé maint questionnaire. Heureux ou surpris ?

Monsieur le professeur Jacques Body, pour terminer. Sur les fonds baptismaux vous avez tenu l'université François Rabelais de Tours avant d'en assumer la présidence, comme vous portez au cœur Jean Giraudoux, vous le créateur de *Littérature et nation*. Vous présidez la table trois, en cette salle qui sera si justement partagée.

Paul Ricoeur, oui, Monsieur Paul Ricoeur du temps philosophe et spécialiste l'eût tellement mieux dit. Mais il est fort souffrant et n'a pu venir. Il vous transmet ses vœux et encouragements. Nous lui présentons nos vœux de prompt rétablissement.

Il eût dit (je le plagie) : la distance peut être conçue comme ce qui sépare et dévie, mais la distance c'est aussi ce qui relie, permet route et sentier, chemin qui conduit (à Bourges, par exemple, maison des maisons aujourd'hui) et chemin d'espérance si nous y mettons force et volonté conjointes.

Nous parlions d'enchaîné fondu, alors je m'efface. Mais, m'effaçant, je salue avec chaleur et reconnaissance des grands écrivains les descendants, les familles et ayants droit, les héritiers, dont les témoignages sont si capitaux et incontournables. Avec émotion attendue et considération.

Merci d'être venus, d'avoir envisagé de venir, vous qui en ce jour êtes présentes et présents, ici, ou par la pensée, nous le savons : Monsieur Alain Rivière et Madame, Madame Genevoix, Madame de La Tour du Pin, Monsieur Jean-Loup Bernanos et Madame, Madame Christiane Sand.

Kenneth White, Monsieur Kenneth White : La figure du dehors et l'esprit nomade, le poète cosmographe et l'horizon sensible, cygnes sauvages, cahier de géopoétique et...*Sur la lande de Rannoch* aux si belles gravures de Jacqueline Ricard, Prix Medicis, grand prix du Rayonnement français de l'académie, grand prix Alfred de Vigny, qui arrivez d'Italie avec le Premio Speciale...

Le monde est à vous et déjà la salle vous appartient. Vous qui, entrant en géographie, savez si bien - vous ne pourrez pas nier, vous l'avez écrit et je l'ai lu - vous éloigner de votre chambre en cercles concentriques, toujours et à la fois, si près et si loin, si divers et infini.

Je remercie l'assistance (et vous même) de sa longue patience.



Premières rencontres des Maisons d'Ecrivains

INTERVENTION

de Monsieur Georges Poisson
Conservateur général du Patrimoine

BOURGES

18 et 19 octobre 1996

L'intervention de Georges Poisson reprend l'introduction du *Guide des maisons d'hommes célèbres : écrivains, artistes, savants, hommes politiques, militaires, saints.*

- Editions Pierre Horay - Paris - 1995 -

Le respect du passé, en particulier à l'égard des édifices d'intérêt esthétique, est un sentiment moderne. Sans nous demander si ce sentiment est à base d'impuissance, constatons qu'il a été longtemps soumis à la mode. Les siècles passés ont volontiers affecté indifférence, voire hostilité à l'égard de monuments d'un style jugé dépassé : sa démolition permettait la construction d'un autre édifice ayant valeur de remplacement, effectuée sans complexe et qui finissait par effacer le souvenir de l'édifice précédent. Le Louvre de François Ier a remplacé le Louvre médiéval dont, jusqu'aux fouilles d'il y a quinze ans, nous avons oublié la splendeur.

Ce n'est qu'au terme d'une longue évolution que l'on est parvenu aujourd'hui à la notion presque paradoxale d'un édifice ancien protégé dans son architecture et son décor et en même temps souvent adapté à un autre usage parfois contradictoire. Et la protection s'étend maintenant au petit patrimoine, et l'on en vient à classer des façades d'anciens cinémas alors que des édifices de premier plan menacent ruine.

Plus ancien est le respect des lieux où se sont passés certains événements, sentiment historique qui considère l'édifice ou le site comme cadre et témoin d'une action mémorable, et non comme création esthétique. La notion de conservation a procédé, au départ, de ce sentiment et c'est la raison pour laquelle aujourd'hui encore nos édifices protégés se nomment monuments historiques. Cette optique n'est pas encore complètement écartée : Oradour-sur-Glane, Colombey-les-deux-Eglises ont été protégés uniquement au nom de leur valeur de souvenir.

Cette qualité d'édifices-témoins a été reconnue depuis fort longtemps aux lieux où avaient vécu des personnages renommés pour leur sainteté. La tendance, affirmée durant des siècles par la religion catholique, à donner valeur spirituelle et prosélytique aux vestiges corporels d'un saint (reliques) ou aux objets lui ayant appartenu a conduit à considérer comme vénérables et donc dignes de conservation les lieux où il a vécu et les proposer au culte, fût-ce au prix de légendes, comme le transfert miraculeux à Lorette de la maison de la Vierge.

Beaucoup plus tard se manifeste un intérêt pour les lieux où avaient vécu des personnages non religieux, qui a précédé l'éveil de la considération esthétique : c'est Mademoiselle de Scudéry visitant la prison de Condé à la Bastille, La Fontaine pleurant devant celle de Fouquet à Amboise, Saint-Simon cherchant à Blois la salle des Etats généraux ou à Madrid la prison de François Ier. Et l'on constate que le XVIII^e siècle, souvent désinvolte ou méprisant à l'égard des cathédrales gothiques, a su, relayé par la Révolution, protéger les Charmettes de Jean-Jacques Rousseau ou le cabinet de travail de Buffon à Montbard.

Car les maisons d'écrivains ont pris la tête de ce que nous nommons aujourd'hui lieux de mémoire, alors pourtant que la demeure d'un auteur, à la différence de celle d'un peintre avec son atelier, n'offre pas toujours de caractère spécifique : si le cabinet de travail s'y rencontre souvent et nous apparaît chargé de symboles, comme la bibliothèque de Montaigne dans sa tour, le spartiate donjon de Rousseau à Montmorency, le look-out de Victor Hugo à Guernesey, en revanche George Sand ou Madame de Staël

promenaient leur écritoire de pièce en pièce, Rostand travaillait au lit, tandis que nous ne savons pas dans quelle pièce de Fernay, Voltaire abattait sa gigantesque correspondance.

D'ailleurs, l'aspect extérieur ou intérieur de certaines demeures ne correspond pas toujours à la personnalité de l'écrivain : celle de Mallarmé n'est que la modeste maison de location d'un petit professeur aux moyens restreints, celle de Mac Orlan, par sa banalité, n'évoque en rien l'aventurier en chambre qui l'habitait. Au contraire, Hugo à Guernesey, Dumas à Monte-Cristo, Rostand à Cambo ont fait de leur habitation une autre création, qui transpose parfois en les accentuant, les qualités et défauts de leur œuvre littéraire. Quant à Zola qui avait connu la gêne et même la misère, sa maison de Médan, agrandie après chaque succès littéraire, était la proclamation d'une réussite financière et bourgeoise, « château démocratique » a-t-on dit. Tandis que le narcissique et nostalgique Loti faisait de sa maison de Rochefort un vaste recueil d'images dans un effet désespéré de recherche de temps perdu à travers souvenirs et regrets.

D'autres ont embelli leurs façades quelquefois par des novations architecturales : Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups, Lamartine à Saint-Point se sont montrés précurseurs du néo-gothique. Dans d'autres lieux, l'ombre de l'écrivain est plus présente parce qu'impalpable, et le château des Rochers est aujourd'hui plus évocateur et émouvant depuis qu'on y a supprimé la fameuse chambre de Madame de Sévigné.

Car le processus de mise à la disposition de la collectivité d'une maison d'écrivain est bien différente selon les cas. Bien souvent, l'idée de la conserver et de l'ouvrir à la visite n'est venue que bien après la disparition de l'habitant célèbre, et les lieux ont été cruellement modifiés. Rares sont les maisons qui se sont trouvées « gelées » à la mort de leur célèbre occupant. On sera frappé de la différence qui sépare l'appartement de Victor Hugo place des Vosges, qui après un demi-siècle d'intervalle, ne nous est parvenu qu'avec une distribution modifiée, et sa maison de Guernesey, gardée telle qu'il l'a quittée. De même pour Balzac, son émouvante chambre du château de Saché contraste avec l'intérieur de l'appartement de la rue Raynouard, tellement modifié (à l'exception du cabinet de travail) que l'on a pris le parti d'en faire un musée.

D'autres lieux, par chance, ont été préservés intacts : en pénétrant dans la chambre de Montesquieu à Labrède, on peut imaginer qu'il est sorti inspecter ses vignes et qu'il va revenir. Et en ouvrant récemment au public le moulin d'Aragon et d'Elsa Triolet (Saint-Arnoult-en-Yvelines) on a laissé en place une cravate que l'écrivain avait jeté sur un fauteuil.

Dans d'autres cas, on essaie de remonter le temps en restaurant : l'association japonaise Soko Gakaï a entièrement restauré le château des Roches (Bièvres), séjour de Victor Hugo et reconstitué son admirable parc, et le château de Médan, propriété de Maeterlinck, a été remarquablement restauré par ses propriétaires, tandis que le Vascœuil de Michelet retrouvait sa fière silhouette et ses jardins. Le château de Monte-Cristo (Port-Marly), a retrouvé la décoration fastueuse imaginée par Alexandre Dumas (le signataire de ces lignes osera-t-il dire qu'il y est pour quelque chose ?) et la restauration de l'école d'Epineuil-le-Fleuriel est un modèle de doigté.

A Montbard (Côte d'Or), une campagne est depuis quelques années en cours pour

rendre aux lieux l'aspect qu'a connu Buffon, et la maison familiale de Barbey d'Aureville à Saint-Sauveur-le-Vicomte a retrouvé un mobilier similaire. Chez Zola, une campagne de restauration a permis il y a deux ans de retrouver l'aspect ancien de la chambre du couple, et quelques meubles remis en place permettent une évocation de ce qu'était cet intérieur, sans chercher à reconstituer l'accumulation d'objets dont Zola, comme Hugo, Balzac, Dumas, Loti, aimait s'entourer. Enfin, la « maison de tante Léonie » à Illiers-Combray, si importante dans l'œuvre de Proust, a retrouvé son mobilier d'origine ou similaire, les pseudo-reconstitutions, réalisées ces dernières années, des chambres de l'écrivain à Cabourg ou boulevard Haussmann sont beaucoup moins convaincantes.

Dans d'autres cas, il a fallu au contraire, épurer : la maison de Mistral à Maillane a été récemment débarrassée d'objets indésirables apportés par la piété félibréenne. Et l'on rêve pour d'autres maisons, comme le pavillon de Flaubert à Croisset, une même campagne de rénovation.

Mais ailleurs, une restitution du passé s'avère impossible : la Bastie d'Urfé, restaurée ces dernières années, n'évoque pratiquement pas la personnalité de l'auteur de l'Astrée, et le drame de son mariage ; l'appartement de Madame de Sévigné à Carnavalet n'a rien gardé du décor que connut l'épistolière (alors que son appartement de Grignan s'est mis à revivre) ; le charmant décor des Charmettes (Chambéry), avec ses boiseries et ses meubles anciens, n'est pas celui qu'a connu Jean-Jacques Rousseau, et il serait impensable de le supprimer au profit de l'aspect très simple (murs chaulés, planchers mal équarris) que cette maison de location présentait à l'époque ; l'intérieur du château de Ferney n'est qu'en modeste partie celui de Voltaire. Et les deux célèbres demeures de Chateaubriand ont été profondément modifiées : à Combourg, la galerie, objet d'une grande page des *Mémoires d'outre-tombe* a été divisée, et à la Vallée-aux-Loups, le conseil général des Hauts-de-Seine, dans l'impossibilité de reconstituer un décor intérieur sans doute médiocre a préféré créer de toutes pièces un ensemble décoratif de grande qualité.

Aujourd'hui, quatre vingt seize maisons d'écrivains français sont ouvertes à la visite, record mondial. Nous n'avons pas gardé les demeures de Molière, de Beaumarchais, de Musset, de Gide, de Valéry, de Colette, mais nous avons deux maisons de Ronsard, de Descartes, de Corneille, de Rousseau, de Chateaubriand, de George Sand, de Flaubert, de Barbey d'Aureville, de Jean-Henri Fabre, trois pour Mme de Sévigné, Voltaire, Balzac, Daudet et cinq pour Victor Hugo.

Mais nous avons aussi les demeures d'auteurs mineurs, Racan, Nicolas Rapin, Maurice et Eugénie de Guérin, le poète François Fabié et ce ne sont pas les moins émouvantes.

Car si nous nous efforçons de sauvegarder, conserver, enrichir, faire connaître le cadre de vie d'un écrivain, c'est pour une nouvelle découverte des conditions et motivations de son travail, de sa personnalité, de son caractère et même de sa vie privée dans la mesure où elle sous-tend sa production littéraire. C'est, en un mot, afin de mieux connaître une œuvre et en tirer une leçon dont le visiteur se souviendra. On a raison de parler de lieux de mémoire.



Premières rencontres des Maisons d'Écrivains

LE LIEU DES SOLITAIRES

Conférence de Monsieur Kenneth White

BOURGES

18 et 19 octobre 1996

De passage l'autre jour à Rouen, j'ai appris que, dans les années soixante du siècle dernier, les bateaux remontant la Seine tard dans la nuit avaient pour habitude de prendre repère sur les lumières d'une maison d'écrivain qui était située à bâbord... Que la maison d'un tel « fou » (au sens chinois s'entend, non au sens clinique) ait pu servir de repère à des navigateurs a de quoi me réjouir.

La maison de Gustave Flaubert, car il s'agit bien sûr de lui, n'existe plus, la nièce de l'écrivain l'ayant vendue à sa mort pour laisser installer à sa place une distillerie. Ne subsiste aujourd'hui qu'un pavillon, appelé à l'époque « le petit salon », où Flaubert recevait ses amis.

Avant de nous y rendre, voici une description de son mode de vie et de son lieu de travail (Flaubert l'appelait son « ourserie ») par Guy de Maupassant dans un article paru dans *La Revue bleue* en janvier 1884 :

« Il vivait seul presque toute l'année, travaillant sans répit, sans interruption. Liseur infatigable, ses repos étaient des lectures, et il possédait une bibliothèque entière de notes prises dans tous les volumes qu'il avait fouillés [...]

« Il passa la plus grande partie de son existence dans sa propriété de Croisset, près de Rouen. C'était une jolie maison blanche, de style ancien, plantée tout au bord de la Seine, au milieu d'un jardin magnifique qui s'étendait par derrière et escaladait, par des chemins rapides, la grande côte de Canteleu. Des fenêtres de son vaste cabinet de travail, on voyait passer tout près, comme s'ils allaient toucher les murs avec leurs vergues, les grands navires qui montaient vers Rouen, ou descendaient vers la mer [...]

« [...] A gauche, les mille clochers de Rouen dessinaient dans l'espace leurs silhouettes de pierre, leurs profils travaillés ; un peu plus à droite, les mille cheminées des usines de Saint-Sever vomissaient sur le ciel leurs festons de fumée [...] En face s'étendaient des herbages pleins de vaches rousses et de vaches blanches, couchées ou pâturent debout, et là-bas, à droite, une forêt sur une grande côte fermait l'horizon que parcourait la calme rivière large, pleine d'îles plantées d'arbres, descendant vers la mer et disparaissant au loin dans une courbe de l'immense vallée.

« Il aimait ce superbe et tranquille paysage que ses yeux avaient vu depuis son enfance [...]

« Son cabinet ouvrait trois fenêtres sur le jardin et deux sur la rivière. Il était très vaste, n'ayant pour ornement que des livres, quelques portraits d'amis et quelques souvenirs de voyages : des corps de jeunes caïmans séchés, [...] des chapelets d'ambre d'orient, un bouddha doré [...] et, par terre, d'un côté un immense divan turc couvert de coussins, de l'autre une magnifique peau d'ours blanc.

« Il se mettait à la besogne dès neuf ou dix heures du matin ; se levait pour déjeuner, puis reprenait aussitôt son labeur. Il dormait souvent une heure ou deux dans l'après-midi ; mais il veillait jusqu'à trois ou quatre heures du matin, accomplissant alors le meilleur de sa besogne, dans le silence calme de la nuit, dans le recueillement du grand appartement tranquille, à peine éclairé par les deux lampes couvertes d'un abat-jour vert ... »

Dans ces pages descriptives de Guy de Maupassant ne figure pas le fameux perroquet-Amazone que Flaubert avait emprunté au muséum de Rouen au moment où il écrivait le conte *Un cœur simple*. Mais on le trouve aujourd'hui (ou du moins un qui lui ressemble beaucoup) dans le pavillon, face au bouddha doré, en même temps qu'une plume d'oie et « le mouchoir avec lequel Flaubert s'est essuyé le front quelques instants avant sa mort ». Même si on complète cet ensemble documentaire par ce que l'on a croisé en entrant - une petite rangée de tilleuls poussiéreux (tout ce qui reste du jardin et de la promenade) et un fragment de colonne de Carthage -, même si l'on y ajoute ce que l'on peut trouver au musée Flaubert de l'hôpital, autrement dit l'Hôtel-Dieu, ou l'Hospice de l'humanité, où le père de Gustave était « prévôt d'anatomie », et où demeurait la famille : une longue pipe et un pot à tabac en forme de crâne couvert de crapauds et de lézards, une collection de fœtus de 4, 5, 12 et 22 semaines, dont un « mort calcifié à la suite de son séjour prolongé dans le ventre de sa mère ou bien entièrement absorbé par l'organisme de son jumeau », une série de têtes de guillotins momifiées, plus, bien évidemment, la bibliothèque de Flaubert qui se retrouve, sinon au complet, du moins en grande partie, à la mairie de Canteleu, même si l'on rassemble tout ce bric-à-brac, on peut considérer que le résultat est assez maigre et même totalement dérisoire. On peut aller plus loin et déclarer péremptoirement que toute tentative de trouver une trace de l'écrivain Flaubert dans ce qui reste de son environnement relève d'une naïveté criante, que sa vraie demeure dorénavant est son œuvre complète.

Il est vrai que mon premier réflexe en rentrant chez moi après cette visite à Rouen fut de sortir le volume de l'Œuvre complète qui contient les contes et de relire le passage final de *Un cœur simple* plein à la fois d'un humour féroce et d'un pathétique profond :

« Le prêtre gravit lentement les marches, et posa sur la dentelle son grand soleil d'or qui rayonnait [...]. Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité [...]. Les mouvements de son cœur se ralentirent un à un [...] et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête. »

Et pourtant... Si je n'avais pas vu le perroquet empaillé, je ne serais peut-être pas retourné de sitôt à ce passage. Et ce n'était pas rien, de me tenir à la grande fenêtre du pavillon, devant l'écoulement de la Seine. Qui sait quel objet apparemment banal et anodin peut servir de point de départ à une réflexion intéressante, à une perception révélatrice, à une investigation épistémologique ? D'une manière générale, le lieu, le site, la présence d'objets nous place dans un contexte plus large que l'espace strictement littéraire. « Ne pouvant concevoir la beauté indépendante du temps et de l'espace, dit un auteur que je ne lis guère et que je cite encore moins (il s'agit d'Anatole France, ici dans son *Jardin d'Épicure*), je ne commence à me plaire aux œuvres de l'esprit qu'au moment où j'en découvre les attaches avec la vie, et c'est le point de jointure qui m'attire. Les grossières poteries d'Hissarlik m'ont fait mieux aimer l'*Illiad*e... »

Mais puisque nous avons commencé par Flaubert, laissons-lui la parole. Dans *Par les champs et par les grèves*, à propos de Chateaubriand et du château de Combourg, il écrit ceci :

« Le soir, nous avons été sur le bord du lac. La nuit tombait. Le château [...] étendait sa grande masse sombre. Assis sur l'herbe, au pied d'un chêne, nous lisions *René*. Rien ne dira les gestations de l'idée ni les tressaillements que font subir à ceux qui les portent les grands œuvres futures ; mais on s'éprend à voir les lieux où nous savons qu'elles furent conçues, vécues, comme s'ils avaient gardé quelque chose de l'idéal inconnu qui vibra jadis. »

Nous sommes, je pense, déjà en plein cœur de notre thème et de notre problématique : la question des lieux de mémoire et des vestiges symboliques, la grandeur et la misère des maisons d'écrivains.

Après m'être attardé un peu sur ce premier exemple, afin d'en faire le maximum de lectures, afin d'en tirer le maximum de leçons, ce que je propose maintenant, c'est une sorte de « tour du monde » des maisons d'écrivains. Il s'agira, forcément, de visites plus rapides, mais cela nous donnera l'occasion de voir la valeur symbolique des maisons d'écrivains dans diverses cultures et dans différents contextes historiques.

Etant donné mes origines, je commencerai par l'Ecosse, avec l'intention de procéder par la suite en cercles concentriques. Ce faisant, tout en suivant la chronologie de mes propres expériences, j'établirai peu à peu une cartographie générale, tout en essayant d'approfondir une poétique de l'espace vécu telle que l'esquissait Gaston Bachelard (dans sa *Poétique de l'espace*) : « ... chambre et maison sont des diagrammes de psychologie qui guident les écrivains et les poètes dans l'analyse de l'intimité [...]. La maison vécue n'est pas une boîte inerte. L'espace habité transcende l'espace géométrique. »

Transportons-nous donc maintenant à la frontière qui sépare l'Ecosse de l'Angleterre, la région des Borders, au sud-est d'Edimbourg, dans une des maisons d'écrivains les plus fournies du monde - je veux parler du capharnaüm calédonien qu'est la maison de Sir Walter Scott, à Abbotsford.

Marié à une femme d'origine française, Marguerite Charlotte Charpentier, Scott s'installe d'abord à Edimbourg, et gardera toujours un pied-à-terre dans cette ville qui se veut l'« Athènes du Nord ». Mais ses fonctions de magistrat (sheriff of Selkirk) l'obligeant à être domicilié dans le comté où il a été nommé, il loue d'abord, au début de 1804, une maison, Ashiestiel, située entre Peebles et Galashiels, avant d'acheter, en 1811, pour 4000 guinées, une grande ferme, Castleyhole, située sur les berges de la rivière Tweed, avec vue sur les collines d'Eildon, qu'il renomme Abbotsford (littéralement « le gué des moines »), parce que les moines de l'abbaye de Melrose avaient eu pour habitude, au Moyen Age, de traverser la Tweed tout près de sa maison, mais aussi certainement parce qu'il préférerait se sentir vivre près d'un gué (Abbotsford) que dans un trou (Caltleyhole) - et peut-être aussi parce qu'il se sentait un peu moine : disons un bénédictin des lettres.

Mais c'est un bénédictin qui a des ambitions, et des ambitions voyantes. Dès

1817, il entreprend des travaux, faisant construire un nouveau bâtiment qui comprend, avec un salon et des chambres à coucher, un bureau, une armurerie et un jardin d'hiver. Non content de cela, en 1822 il rase la vieille ferme et la remplace par le gros bloc central d'Abbotsford tel qu'on le voit aujourd'hui. Ces travaux coûtent de l'argent, beaucoup d'argent - en fait, une grande part des revenus des *Waverley Novels* disparaît dans ce qui va devenir un gouffre financier.

Ce que Scott a en tête, c'est une sorte de manoir-musée qui sera comme un résumé de toute l'histoire de l'Ecosse. Un des murs du jardin est une réplique des cloîtres de l'abbaye de Melrose. Le porche d'entrée rappelle celui du palais de Linlithgow. Et la bibliothèque est décorée de moulages en plâtre dont les originaux se trouvent dans la chapelle de Rosslyn. Quant au contenu de ce cadre à la fois grandiloquent et grotesque, on y trouve, pêle-mêle, outre neuf mille volumes portant surtout sur l'histoire écossaise, le bol à boire et une boucle de cheveux du prince Charles Edward Stuart (« Bonnie Prince Charlie » - le héros fantoche de la rébellion écossaise de 1745), l'épée, la dague et la bourse du hors-la-loi Rob Roy MacGregor, et un verre sur lequel le poète Robert Burns grava quelques vers, avec maintes autres épées et pistoles ramassées sur les champs de bataille de Culloden, de Waterloo ainsi que d'autres lieux sanglants.

Dans toute cette accumulation d'objets historiques, on a du mal à trouver l'écrivain. On a beau regarder l'écritoire et la chaise, c'est moins un écrivain que l'on y voit qu'une espèce de secrétaire harassé et écrasé. Il suffit d'ailleurs de lire le journal de Scott (l'écritoire a un tiroir secret...) pour se rendre compte que c'est bien ainsi que Scott voyait sa condition : « Quelle vie a été la mienne ! A moitié éduqué seulement, presque totalement négligé, abandonné à moi-même, la tête farcie de sottises. » C'est donc avec un certain soulagement que l'on sort d'Abbotsford pour retrouver le paysage qu'il est convenu d'appeler « The Scott Country ». Walter Scott aimait ce paysage d'un amour profond. Au moment de sa mort, en 1832, on installa son lit dans le salon pour qu'il ait une meilleure vue de la rivière Tweed, et une anecdote émouvante veut qu'au moment où on transportait ses restes d'Abbotsford à l'abbaye de Dryburgh, les chevaux qui tiraient le corbillard se sont arrêtés tout d'un coup à l'endroit précis où Scott avait l'habitude de s'arrêter pour contempler la rivière et les collines d'Eildon.

De Scott à Carlyle, il n'y a géographiquement, qu'un pas, mais, intellectuellement, tout un monde. Si l'écrivain Scott est le serviteur de l'histoire, dont le texte s'insère dans un contexte socio-historique, l'écrivain Carlyle est un intellectuel qui s'est dégagé de ce contexte local et qui s'efforce d'ouvrir des perspectives dans l'histoire mondiale. L'un est un collectionneur, l'autre, un contemplatif.

Dans une lettre adressé à John Stuart Mill, Thomas Carlyle, natif, comme Scott, des Borders, écrit ceci :

« Aucun philosophe au monde peut-être ne mène une existence comme la mienne [...] J'ai pour me promener une longue terrasse, trois kilomètres ou plus, que l'on appelle le chemin du Glaister Hill-side. De là j'ai vue sur le pays granitique du Galloway, et jusque dans l'Ayrshire. C'est une vision austère, où la pensée n'est la plupart du temps interrompue par aucun objet vivant et peut avancer sans obstruction jusqu'à l'infini. Car la désolation et la solitude sont les choses les plus éternelles. Laissé ainsi à lui-même, l'homme est une espèce d'être

surnaturel, et dans un tel Patmos peut très bien écrire une Apocalypse... »

Après six ans de séquestration quasi mystique à Craigenputtock, d'où sortit, en 1834, le livre qui allait marquer le début de son itinéraire, *Sartor Resartus*, l'histoire de Herr Teufelsdröckh, professeur « de tout et de rien » (Professor der Allerley-Wissenschaft) à l'université de Weissnichtwo (« Je ne sais où »), qui habite une mansarde dans la maison la plus élevée de la Wahngasse, d'où il a vue non seulement sur toutes les illusions sociales, mais sur les quatre directions de l'espace, et vit « seul avec les étoiles », Carlyle, sur le conseil de sa femme, décide de quitter le contexte hyperboréen et de s'établir à Londres, dans une vieille maison de Chelsea, d'où il va élever, dans le brouillard londonien, une sorte de phare de Creac'h cosmos-historico-poétique. C'est au n° 5 de Cheyne Row, dans un bureau capitonné, étanche au bruit, qu'il va composer son immense fresque historico-dramatique, *La Révolution française*.

Ce n'est pas là que je l'ai retrouvé, mais à Ecclefechan, où sa maison natale a été consacrée à sa mémoire. J'ai visité cette maison au cours de ma dernière année d'études à l'université de Glasgow : une maison grise et austère, devant laquelle coulait un torrent. Il y avait là plusieurs reliques, notamment son large chapeau rond et noir, et j'ai, à son propos, une confession à faire. Quand le gardien avait le dos tourné, j'ai pris le chapeau et me le suis mis sur la tête. Il m'allait parfaitement. Je ne tire de ce fait, évidemment, aucune conclusion.

Je ne voudrais pas quitter l'Ecosse sans évoquer une autre « maison d'écrivain », celle de Hugh Miller, située à Cromarty, sur la côte nord-est du pays.

Connu peut-être surtout dans l'histoire de la culture pour avoir été la résidence d'Urquhart of Cromarty, le traducteur, le surtraducteur de Rabelais, Cromarty était, du vivant de Hugh Miller un port de pêche très actif. Mais si Miller s'intéressait à la pêche aux harengs, il s'intéressait avant tout aux rivages rocailleux de Black Isle (« l'île noire »), où tout en étant grand dévoreur de livres, il passait le plus clair de son temps. A dix-sept ans, afin de vivre le plus possible en plein air, il décide de devenir maçon, métier qui lui offrait aussi la possibilité de consacrer les mois d'hiver à la lecture. En tant que maçon, il allait parcourir pendant quinze ans tout le nord de l'Ecosse, et son intérêt se porta de plus en plus sur les formations géologiques. C'est dans une carrière de grès rouge (old red sandstone) qu'il tombe pour la première fois sur une plaque de pierre portant la marque des arêtes et des écailles de poissons fossiles. Il en fait des dessins, prend des notes et continue ses lectures, notamment dans le domaine de l'histoire naturelle.

A l'âge de trente ans, malade, et restant donc plus souvent à la maison (il sculpte sur place des tombes et des cadrans solaires), il se met à écrire : des articles sur la pêche, des poèmes, des « scènes et légendes de la vie écossaise ». Aussi féru de religion que de géologie, non sans conflit, il écrit aussi des articles pour le parti Evangélique, avec pour résultat qu'il est invité à éditer le journal du parti, *The Witness* (le témoin), à Edimbourg. C'est dans *The Witness* qu'il publie ses premiers textes sur le vieux grès rouge, sur les dépôts fossilifères qu'il avait étudiés et sur des poissons antédiluviens tels que le *Chimaera borealis* (« un poison cartilagineux de l'océan du Nord ») ou celui qu'il appelait « *Thurso asterolepis* » et qui porte maintenant le nom de « *Homostius milleri* ». Si, au début, il

travaillait dans un isolement intellectuel presque total, Miller avait deux avantages : une connaissance intime des pierres dont il parlait, et une connaissance également intime des poissons contemporains (le hareng, la morue) qui lui permettait d'avancer des hypothèses concernant les poissons anciens. Agassiz et Darwin allaient reconnaître la valeur de ses travaux. Mais la géologie était encore dans son enfance, et les discussions d'ordre théologique autant que géologique faisaient rage. Tout à la fois géologue et évangéliste, Miller se trouvait en plein milieu de cette tempête. Et c'est au moins l'une des raisons pour lesquelles il s'est donné la mort, à la veille de Noël 1856, à Edimbourg.

La maison natale de Miller à Cromarty, un vieux cottage écossais en pierre rude avec de petites lucarnes, est celle qu'avait fait construire son arrière grand-père après une carrière assez lucrative de pirate et de boucanier. Dans une chambre du rez-de-chaussée, on voit des objets de sa vie quotidienne : son marteau de maçon, le plaid en tartan de berger qu'il portait habituellement... Dans l'autre, à côté de certains de ses manuscrits, les dessins qu'il fit pour son livre *The Old Red Sandstone* (1841), et des lettres reçues de Luis Agassiz, de Charles Darwin et de Thomas Carlyle. A l'étage, en plus d'une carte géologique de la région de Cromarty, on trouve des vitrines consacrées à ses livres : *The Old Red Sandstone*, *Footprints of the Creator* (« empreintes des pas du Créateur »), *Rambles of a Geologist* (« randonnées d'un géologue ») et *The Testimony of the Rocks* (« le témoignage des rochers »), où les manuscrits, ce qui a tout pour me plaire, côtoient des morceaux de roche et des dessins de poissons.

Après l'Ecosse, l'Irlande, et la tour de Yeats.

L'idée d'une maison isolée, lieu de vie concentrée et de méditation soutenue, avait toujours fasciné Yeats, et elle fut renforcée par sa lecture de *Walden* de Henry Thoreau. C'est à la suite de sa lecture de ce livre qu'il écrivit le poème *Innisfree* où il parle de son projet de partir s'installer dans une cabane sur une île. Ce projet était resté au stade d'un rêve romantique. Mais Yeats y revient à plusieurs reprises. Dans le texte *per amica silentia lunae*, le protagoniste se propose d'acheter « une vieille petite maison », où, comme Arioste, il pourra cultiver son jardin, assister au retour des oiseaux et des feuilles, contempler le mouvement du soleil et de la lune, découvrant ainsi un rythme et un pattern (dessein) qui lui permettra de vivre perpétuellement une vie visionnaire. Le rêve commence à se réaliser pour Yeats quand il apprend l'existence d'une vieille tour efflanquée et austère, à moitié en ruines, sur la côte ouest de l'Irlande, à Ballylee, dans le comté de Galway. Il l'achète pour une bouchée de pain, ou, comme il dit, « pour une chanson » (£ 35) et se met, petit à petit, à la restaurer. Plusieurs éléments se combinaient pour faire de cette maison exactement ce qu'il cherchait. D'abord, la topologie même du lieu, avec sa rivière souterraine. Ensuite, les associations historiques et littéraires du voisinage, par exemple la présence d'un poète errant aveugle, d'une femme à la beauté légendaire, sans oublier une certaine atmosphère de violence. Et puis, l'architecture de l'édifice, avec son « hortus conclusus », son escalier tournant... Il allait lui consacrer poème après poème :

« Un pont et une tour encore plus antique
Un bâtiment de ferme entouré de murs
Un arpent de terre caillouteuse
Où la rose symbolique parvient à fleurir,

De vieux ormes tourmentés, des aubépines sans nombre
Le bruit de la pluie ou le bruit
Du moindre vent qui souffle ;
Le sillage de la poule d'eau
Qui traverse la rivière
Effrayée par le pataugeage d'une douzaine de vaches ;
Un escalier qui tourne, une chambre à voûte de pierre
Une cheminée en pierre grise à foyer ouvert
Une chandelle et la page écrite... »

Yeats y séjourna par intervalles pendant les dernières années de sa vie, de plus en plus épris de la beauté sauvage du lieu : « Au-dehors, avec les aubépines partout en fleurs sur les bords de la rivière, tout est si beau qu'aller ailleurs serait laisser la Beauté derrière soi. » S'il acceptait de se déplacer pour faire des conférences, c'était avec l'idée, par exemple, d'acheter des ardoises pour le toit de la tour... Il aimait la solitude et le silence qu'il y connaissait, ainsi que la sensation du non-événement : « Rien n'arrive dans ce lieu béni autre qu'un mendiant de passage ou un héron. » Contemplant le jardin, il se remémorait une phrase de William Blake, selon laquelle il faut mille ans pour créer une fleur... La maison de Ballylee commençait à prendre l'allure d'un monastère, d'un cloître, mais sans connotations religieuses. On pourrait parler plutôt du lieu de la grande mémoire, la mémoire individuelle pour Yeats rejoignant non seulement la mémoire collective, mais la mémoire de la nature elle-même. Mais si la maison de Ballylee était pour Yeats un lieu de méditation, il la voyait aussi, de plus en plus, comme un symbole, comme un monument : situé objectivement dans le paysage, et dans le champ culturel, visible à tout passant, et susceptible d'exercer une influence, de fournir une leçon de discipline, de sévérité, de concentration à une société devenue amorphe.

Après la mort de Yeats, le domaine de Ballylee est tombé de nouveau en ruines. Mais au début des années soixante, le Bureau du tourisme irlandais le restaura encore une fois. Le hasard a voulu que je sois l'un de ses premiers visiteurs.

Je me promenais ce printemps-là (1964 ?) sur la côte ouest de l'Irlande. Arrivé à Galway par un matin de pluie, trempé jusqu'aux os, je me suis installé dans une chambre d'auberge avant de demander le chemin de Ballylee, que je ne voulais pas manquer de saluer, ne serait-ce qu'en passant. Il pleuvait le lendemain matin aussi. Mais il peut y avoir une jouissance dans une telle grisaille, et ce fut non sans une certaine exaltation que j'ai suivi le chemin bordé de haies ou de murets en pierraille qui mène de Galway à Ballylee. Je m'attendais à trouver une tour désolée, envahie par les ronces. Quelle ne fut donc pas ma surprise de trouver dans les lieux une femme, la représentante du Bureau du tourisme, enveloppée dans des lainages et pelotonnée contre un radiateur électrique.

À l'époque (j'ignore quelle est la situation actuelle), la maison ne contenait aucune relique de Yeats, mais la maison même et son entourage me suffisaient. Comme si Yeats était arrivé enfin au bout de lui-même, et qu'il était tout cela.

Je disais bien que j'allais procéder par cercles concentriques. Après ce premier cercle scoto-irlando-britannique, j'aborde le cercle français...

Si je pense à des maisons d'écrivains en France, la première qui me vient à l'esprit est celle de Montaigne, et j'ai toujours plaisir à citer ce qu'il en dit dans ses *Essais* : « Elle est au troisieme estage d'une tour [...]. La figure en est ronde et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siège, et vient m'offrant en se courbant, d'une veuë, tous mes livres, rengez à cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois vueës de riche et libre prospect, et seize pas de vuide en diamètre [...]. C'est là mon siège. J'essaie à m'en rendre la domination pure. »

Montaigne dans sa tour, c'est Buffon à Montbard : « Je soupire pour la tranquillité de la campagne. Paris est un enfer, et je ne l'ai jamais vu si plein et si fourré [...]. J'aimerais mieux passer mon temps à faire couler de l'eau et à planter des houblons que de le perdre ici en courses inutiles, et à faire encore plus inutilement sa cour », c'est Montesquieu à La Brède - l'image de grands esprits qui, tout en intervenant ponctuellement dans les affaires du siècle, tout en ouvrant de larges perspectives dans l'espace et dans le temps (Montesquieu : « Quand j'arrive dans une ville, je vais toujours sur le plus haut clocher ou la plus haute tour, pour voir le tout ensemble »), n'aiment rien de plus que de se retirer dans un lieu à l'écart où, se rassemblant, ils se dégagent du théâtre social pour entrer dans le grand champ de l'être et du non-être.

Si, aujourd'hui, c'est la maison de Montaigne qui me vient immédiatement à l'esprit, la première maison d'écrivain français que j'aie visitée fut celle de Victor Hugo : Hauteville House, à Guernesey. C'est que, à l'âge de seize ans, *Les Travailleurs de la mer* et le petit livre qui lui servait de préface, *L'Archipel de la Manche*, étaient pour moi comme une bible et un testament. Je peux encore en citer des phrases par cœur : « L'Atlantique ronge nos côtes, la pression du courant au pôle déforme notre falaise ouest... » ; « Le matin de cette Christmas, la route qui longe la mer de Saint-Pierre-Port au Valle était toute blanche. Il avait neigé de minuit jusqu'à l'aube... » Que de phrases aussi qui semblaient ouvrir tout un univers : « Aucun surnaturalisme, mais la continuation occulte de la nature infinie... » Aller dans la maison de Victor Hugo, écrivain en exil, poète des éléments, était pour moi donc comme un pèlerinage. Je me rappelle m'être senti un peu écrasé par l'intérieur lourd et tarabiscoté de Hugo, et rebuté par son côté paternaliste (ces fauteuils sculptés par lui-même : Pater, Mater, Filius...), mais j'oubliais tout cela quand je me trouvais à la fenêtre avec vue sur la mer où il avait l'habitude d'écrire debout. Et j'ai encore dans ma bibliothèque l'exemplaire de *Han d'Islande* que j'ai acheté sur place.

C'est peut-être le mot « Islande » qui me fait penser à Loti. Pour avoir lu *Madame Chrysanthème*, je n'avais pas une très haute opinion de Loti (exotisme facile, narcissisme morbide, colonialisme parfumé et pourri) quand, passant par Rochefort, j'éprouvai la curiosité de voir sa maison. Et je ne fus pas déçu, tout au contraire. En fait, c'est, je pense, la seule et unique fois que c'est la maison d'un écrivain qui m'a mené à une lecture approfondie de son œuvre, et non l'inverse. Car, si je suis passé assez rapidement à travers la salle renaissance, le salon turc, et la mosquée qui déployaient leur faste multicolore derrière la façade austère de la maison protestante de Rochefort, je me suis attardé dans une chambre tout en haut, aux murs blancs et pratiquement nue, chambre qui fut celle de Loti, là où il ne jouait plus la comédie, mais où il était face à lui-même, au néant, au vide. C'est la visite de cette chambre qui m'a incité à reprendre l'œuvre de Loti et d'y lire entre

les lignes, pour y découvrir des choses que je n'aurais certainement pas vues autrement.

De Loti (comprenez mes liaisons qui voudra) je me tourne vers Renan, qui est depuis quelques années, d'une certaine façon, mon voisin.

La topographie mentale de Renan se dessine à partir de quatre points focaux : Saint-Sulpice, Galilée, le Collège de France et la côte bretonne, que celle-ci soit représentée par la maison natale de Tréguier, ou par la maison acquise par l'écrivain à Louanec, Rozmapahon. Une certaine logique aurait voulu que ce soit Rozmapahon qui devienne la « maison d'écrivain » de Renan, mais logique et histoire font souvent deux, et c'est la maison natale que la famille a léguée à l'Etat. C'est donc là que nous le retrouvons.

La « maison de Renan » est une ancienne maison d'armateur (fin XVI^e - début XVII^e), à la façade un peu kitschifiée, mais à la construction solide et à l'agencement curieux. C'est dans le belvédère, avec vue sur le Trieux et sur le paysage de Trédarzec, que le jeune Renan avait élu domicile. Quelques rapports d'école présentés dans une vitrine nous apprennent que le petit Renan « arrivait souvent tard à la messe », et qu'à l'église il était « souvent distrait et remuant ». Il allait, comme on le sait, « remuer » beaucoup plus encore par la suite... Des vitrines disposées ailleurs dans la maison offrent une riche documentation concernant la réaction à sa *Vie de Jésus*, dont un graphique présente les tirages grandissants (en 1949, il existait déjà 89 traductions de ce livre en 13 langues, dont 37 en allemand...). Toutes les histoires de la littérature et de la philosophie ont rapporté la suspension de son cours et sa révocation du Collège de France en 1864 (où il allait être réintégré huit ans plus tard) pour avoir appelé Jésus « un homme incomparable », maints textes ont commenté la réputation qu'il avait acquise de « renégat », de « démolisseur », de « germanophile ». Mais c'est seulement dans la maison de Renan même que, pour ma part, j'ai vu les signes de la réaction populaire. Une dame lui envoie, l'accompagnant de deux images pieuses, une longue lettre dans laquelle elle lui rappelle qu'« il y a l'enfer ». Une autre lettre commence par un commandement : « Monsieur Renan, Jésus vous ordonne de ne plus écrire ! », et se termine par une déclaration selon laquelle « le Lion du Quartier Latin » sera « corrigé par Jésus ». Mais le clou de la collection est sans doute ce télégramme adressé à « Ernest Renan, Collège France, Paris » : « Dieu existe. Signé : Paul ». D'autres vitrines contiennent les autographes de lettres de Jules Michelet, d'Anatole France, d'Alexandre Dumas, d'Edmond de Goncourt, de Romain Rolland, d'Emile Littré, de Pierre Loti et de Gustave Flaubert : « Hélas mon cher ami il m'est impossible de me rendre mardi à votre invitation, parce que, ce jour-là, j'ai par hasard trois amis à dîner. Mille amitiés et tout à vous. » Si ces lettres témoignent de l'amitié de ses pairs, des diplômes témoignent de la reconnaissance à travers le monde de la contribution philosophique et scientifique de Renan par diverses sociétés : Universitas Dublinensis, Philosophical Society of Philadelphia, Royal Asiatic Society of Great Britain, Societa Asiatica italiana, Académie des Sciences de Russie... Mais la vitrine que j'ai réservée pour la fin contient un bout de crayon grossièrement taillé et une feuille de papier sur laquelle sont tracés, d'une main incertaine, les derniers mots de Renan, difficiles à déchiffrer, mais que je transcris comme suit : « Se préparer à mort par silence ; Mort, longs entretiens avec elle seul à seul ; grognements grognements grognements de Dieu ; vos grognements = vos ordres ; Breton cela ennui. »

Si, au delà des frontières de la France, je pense à l'espace européen en général,

plusieurs « lieux d'écrivain » surgissent dans mon esprit. Je pense tout d'abord à l'auberge où descendait Nietzsche sur le plateau de l'Engadine, ou bien à la chambre qu'il occupait à Gênes, et que j'ai essayé de repérer il y a quelques années... Je pense à la tour de Tübingen où Hölderlin a passé les dernières années de sa vie. Mais puisque j'ai évoqué ces lieux ailleurs, je donnerai comme exemple ici l'appartement de Kierkegaard tel qu'il est reconstitué au musée municipal de Copenhague, au coin du Victorbrogade et de l'Absalonsgade.

Le 15 février 1843, à la librairie universitaire Reitzel de Copenhague, parut un livre *Ou bien, ou bien* par un certain Viktor Eremita. Dans les années qui suivirent, d'autres livres de la même main allaient paraître, portant des signatures similaires : Johannes de Silentio, Hilare le Relieur, Anti-Climacus, Frère Taciturne...

Kierkegaard est né à Copenhague le 5 mai 1813, septième fils d'un marchand de laine du « Port des marchands » (c'est le sens du mot København). En 1830, il entra à l'université de Copenhague. A la mort de son père, en 1838, il n'avait pas encore terminé ses études. Mais en 1840, il se fiança à Regine Olsen, la fille d'un administrateur de la chambre de commerce, qui avait alors dix-sept ans. Un an plus tard, les fiançailles furent rompues (Kierkegaard s'était arrangé pour que la rupture vienne de Regine), et Kierkegaard partit à Berlin continuer ses études. Quand il revint, avec peut-être l'idée de reprendre sa relation avec Regine, celle-ci en avait épousé un autre. C'est alors que Kierkegaard commença la rédaction de *Ou bien, ou bien*. Il vivait seul dans la maison de son père, ne manquait jamais de faire sa promenade quotidienne sur le Strøgel, allait de temps en temps au théâtre, s'efforçant de donner de lui l'image d'un citoyen ordinaire, et de garder secret son engagement existentiel et intellectuel dans quelque chose d'autre. Etant donné qu'il publiait ses livres volumineux à ses propres frais, sa fortune personnelle diminuait. C'est en revenant de la banque avec ses derniers sous, un matin de 1855, qu'il s'effondra dans la rue et mourut deux mois plus tard.

Ou bien, ou bien contient les papiers de deux écrivains (« A » et « B ») que Viktor Eremita prétend avoir trouvés dans le tiroir secret d'un vieux bureau acheté chez un antiquaire de Copenhague. L'épigraphe de la seconde partie de ce livre de huit cents pages est tirée de Chateaubriand : « Les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. »

C'est à cette passion solitaire que l'on songe en regardant, dans le musée de Copenhague, la pipe de Kierkegaard (ce calumet de la contemplation cynique et cosmique), sa bague de fiançailles (qu'il fit transformer en croix), les caricatures faites de lui de son vivant (figure claudicante, voûtée, déambulant furtivement dans les rues de Copenhague, ville détestée et aimée) - et, surtout, son œuvre si peu lue de son vivant mais qui allait rester comme une sorte d'iceberg de l'angoisse dans la débâcle du siècle.

Dans le musée municipal de Copenhague se trouvent aussi tout près de la reconstitution des appartements de Kierkegaard, toute une série de petits tableaux peints autour de 1835. Il s'agit de petites scènes de la vie de Copenhague : deux hommes traversant une place sous la lune, deux hommes appuyés contre un bastingage, en train de deviser, encore une fois sous la lune... Ces petites peintures me rappellent certaines estampes japonaises, comme celles de Mukojima faites par Kobayashi Kiyochika, un des derniers maîtres, peut-être le dernier, du « monde flottant ».

Je me demande alors ce qui aurait pu arriver si le protestantisme anti-protestant

de Kierkegaard avait rencontré le bouddhisme extrême du monde flottant... Vaines spéculations, évidemment, mais cela crée une demeure, fragile, dans l'esprit.

Arrivé à ce point, ma tentation est grande de faire tout de suite un saut en Asie. Mais la logique concentrique de ma démarche veut que je m'arrête, du moins un moment, en Amérique.

Cette fois encore, mais ici c'est sur fond de plaines ventées, de montagnes rocheuses et neigeuses, de forêts denses et de côtes étendues, atlantiques ou pacifiques, des maisons d'écrivains surgissent dans mon esprit. Je vois la maison de Walt Whitman, à Camden, dans le New Jersey : une maison « nette, tranquille, tout à fait démocratique », comme il dit, dont il occupait le premier étage - une grande chambre, avec trois fenêtres (un peu comme la cabine d'un navire), un poêle à bois, un gros fauteuil en osier et deux longues tables jonchées de livres. Partout sur le plancher, des paquets de manuscrits et de journaux. Sur les murs, des photographies de famille, et le portrait d'Oscéola, le chef Séminole, que lui avait offert le peintre George Catlin...

Je vois Carmel, en Californie, la maison du poète Robinson Jeffers, Tor House, réplique spirituelle de la tour de Yeats, dont les murs, bâtis par Jeffers lui-même entre 1920 et 1924, sont composés surtout de morceaux de granite pris sur la plage, mais contiennent aussi telle pierre rapportée d'un voyage par un ami : un fragment de la grande muraille de Chine, un morceau de lave du Vésuve, une pierre de la villa d'Hadrien, un fragment de la pyramide de Cheops, du marbre vert de Connemara. Sur les murs, des phrases gravées : « Seek not to bask you by a stranger's hearth, our own blue smoke is warmer than their fire » (Scott), « Ipsi sibi somnia fingunt » (Virgile)...

Je vois la maison de Marguerite Yourcenar, à Mount Desert Island, sur la côte du Maine, une de ces maisons néo-anglaises faites de planches peintes en blanc, où elle avait concentré sa vie, et où elle voyait sans doute quelque chose comme un écho lointain de ce « havre de paix et de savoir dans les temps troublés » que fut l'île monastère de Lindisfarne, qu'elle évoque dans *Le Temps, ce grand sculpteur*...

Mais je vois surtout la maison du plus économe (« oïkos », maison) des écrivains, Henry Thoreau, qui savait jusqu'au dernier sou combien lui avait coûté chaque planche, chaque clou. Peu propre à résister aux intempéries des siècles (et aux incursions des vandales), la cabane de Thoreau à Walden a été reconstruite dans un parc de la ville de Concord par le Museum of the Concord Antiquarian Society. On peut y voir le pupitre, la chaise et le lit qu'utilisait Thoreau, ermite de l'étang de Walden, avec, à côté, ses raquettes de neige, sa chaîne d'arpenteur et sa flûte... Pour compléter l'image, il suffit d'aller dans ce qui reste des bois de Walden et d'écouter le vent.

De l'étang de Walden au « vieil étang » de Matsuo Basho, sur la berge orientale de la Sumida à Tokyo, il n'y a que quelques arpents de pensée, que je franchis d'un grand pas poétique.

On trouve peu de vestiges culturels à Tokyo, et il n'y a pratiquement aucun monument littéraire : le bouddhisme extrême y rejoint une économie dévastatrice - on efface et on recommence. Mais si les vestiges, quand ils existent, sont des plus discrets (une petite stèle, une phrase gravée...), la mémoire remonte loin, le passé est toujours présent dans les esprits, grâce à une certaine sensation d'intemporel, de sorte que pour connaître le Japon, et pour pénétrer dans ce que connaît le Japon, je me suis assez vite rendu compte qu'il faut voyager mentalement. Tout ceci devint très évident quand je me suis mis un jour, à Tokyo, à la recherche de la maison du poète Matsuo Basho.

C'est en 1680 que Basho s'installa, à l'est du fleuve, dans le quartier de Fukagawa, qui se trouvait alors aux confins de la ville. Il vivait à Tokyo depuis huit ans, gagnant sa vie en tant que maître du haïku, tout en poursuivant l'instruction zen qu'il avait entreprise sous la direction d'un maître de Kyoto. Avec ses leçons de poésie, il gagnait bien sa vie, mais il sentait de plus en plus un besoin de solitude et de concentration. Vers 1679, il commença à parler de son désir de trouver une petite maison tranquille quelque part à l'écart du centre de la ville. Ce fut un de ses élèves, un marchand de bois, qui lui proposa une cabane à Fukagawa, un tout petit logis sur le bord de la Sumida, à l'embouchure du canal à sel d'Onagigawa... Basho accepta avec joie. L'un des premiers haïku qu'il écrivit là-bas fut celui-ci :

« Pour la préparation du thé
il rassemble des feuilles tombées :
rude vent d'hiver »

Les conditions de vie étaient effectivement plutôt rudes par moments. Basho parle dans ses carnets d'une « nuit glaciale à faire geler les boyaux », mais il se plaisait bien dans sa petite demeure. Il faisait du thé, regardait tomber la neige, écoutait les cloches du temps tinter au-dessus d'Edo, et des élèves venaient lui rendre visite. L'un d'entre eux apporta un jour un plant de bananier et le planta devant sa porte. Le poète, sa vie ayant changé, eut envie de changer de nom. Aussitôt que ce petit arbre (« bashô », en japonais) fut planté, il n'eut pas à chercher plus loin : voilà pourquoi Bashô est connu sous ce nom depuis lors.

Etant donné ce que j'ai dit plus haut à propos de l'absence de vestiges, personne ne sera surpris d'apprendre que le jour où je me suis décidé à visiter la maison de Bashô, j'ai eu beaucoup de mal à la trouver. Aucune indication sur la route. On pourrait facilement passer devant sans s'en rendre compte. Ce n'est que lorsqu'on regarde plus attentivement que l'on voit un rocher sur lequel sont inscrits quatre caractères : « Ba shô an ato » (« Ceci est le site de la maison de Basho »). Sur le côté du sanctuaire, dans une petite boîte en étain, j'ai trouvé un cahier d'écolier. Parmi les phrases inscrites, celles-ci : « Je voulais voir les rives de la Sumida. Et par hasard je suis tombé sur le Ba shô an. Je suis très content. » « Je me suis souvent demandé à quoi ressemblait la maison de Basho. Très petite, je vois. Le véritable esprit de Basho. Comme je suis d'accord. »

Arrivé à la fin de mon périple, il me tarde de revenir chez moi. Il en est toujours ainsi. Si je pratique une certaine errance, c'est pour mieux fonder une résidence, pour lui donner à la fois une assise et une ampleur. Pérégrination et habitation vont, pour moi, de pair.

La dernière maison d'écrivain dont je parlerai dans le cadre de ces rencontres sera la mienne...

Gwened, ma maison en Bretagne est pour moi, du moins jusqu'à présent (mais je n'oublie pas Gourgounel en Ardèche, et tant d'autres lieux), le lieu de concentration suprême - c'est là que j'ai rassemblé le plus de choses, c'est là que le recueillement est sans doute le plus complet. Il ne me déplaît pas, évidemment, que cette maison soit située dans un territoire marqué par ce phénomène géologique que l'on appelle un « complexe centré ». Il ne me déplaît pas non plus qu'elle soit située à peu près en plein milieu de l'Arc atlantique.

Cette vieille maison de pierre (granite et schiste), située sur la côte nord du promontoire armoricain (la géographie en l'occurrence est aussi symbolique que la géologie) et entourée d'un jardin foisonnant à la fois clos et ouvert sur la côte, consiste en trois bâtiments. C'est dans celui qui était autrefois, en bas, l'étable, en haut, la grange, que j'ai installé ce que j'aime appeler mon « atelier atlantique », orienté ouest-est. Au-dessus de la porte on lit ces mots : « hoc opus hic labor est » (là l'œuvre, ici le travail). Sur le rebord de la fenêtre de l'ouest, cette phrase d'Héraclite : « ποιεῖν κατὰ φύσιν » (produire selon ce qui éclôt) ; sous celle de l'est, ce koan zen : « persévérer dans la lumière du matin ».

Ce qui frappe sans doute dès l'abord, ce sont les pierres. Il y en a partout, posées à même le sol, sur les étagères. Parfois, elles m'ont attiré par leur forme, tout simplement. D'autres ont des incrustations cristallines, ou sont couvertes de concrétions marines, ou contiennent des fossiles. Plusieurs sont posées sur des tas de manuscrits, selon leur taille ou leur couleur, en correspondance avec l'importance du tas et la couleur de la chemise qui contient les feuilles. D'autres juxtapositions de ce genre me plaisent : un gros morceau de pierre grise incrustée d'un œil blanc (cercle blanc, pupille noire) se tient à côté de *The Dawn in Britain* de Charles Doughty... Au début, je ne marquais pas la provenance des pierres : le seul fait de penser qu'elles venaient de diverses régions de la terre me suffisait. Mais depuis un certain temps, je note les lieux où je les ai trouvées : Causse Méjean, Aubeterre, Anse Macabou, La Caravelle (Martinique), Tobago Keys, Skagen (Baltique) Montserrat, Hokkaïdo...

A côté des pierres, les os, les ossements : omoplate de caribou, crânes d'oiseaux... Aussi des photographies d'objets provenant de sites paléolithiques : les têtes de cheval et les bois de rennes sculptés et gravés de la grotte d'Isturitz, par exemple. Et puis il y a des dessins chamaniques, où la personne du chamane est réduite à son squelette, par une sorte de réduction ontologique radicale.

Sur les murs, sont épinglées quantité d'images (gravures et dessins) d'oiseaux en particulier, comme si la réduction était le prélude à l'envol : fou de Bassan, hibou petit duc, héron cendré, bruant des neiges...

Ensuite, il y a les cartes : celle des zones écologiques de la fin de la glaciation ; celle de la zone des steppes dans l'Eurasie ; celle du bord atlantique de la nappe glaciaire écossaise ; celle du monde selon Strabon ; celle du monde selon Hérodote ; celle du monde selon Denys le Périégète ; celle du périple de Pythéas ; celle des grandes migrations indo-européennes ; celle du domaine cimmérien au VIII^e siècle avant notre ère ; celle de l'expansion des Scythes ; celle des relations précolombiennes à travers le Pacifique ; celle du périple de Lapérouse ; celle des Antilles et du golfe du Mexique avec leurs débarquements...

Mais je renonce à essayer de fournir une description complète. Il y a tant d'images, et tant d'associations entre un objet et un autre, tant de liaisons entre les choses et les

livres que c'est toute une iconographie qu'il faudrait, tout un livre - et, peut-être, qui sait, une visite guidée. Ce qui nous ramène à la question générale de la maison d'écrivain.

L'idéal, évidemment, serait que la maison soit maintenue exactement telle que l'écrivain l'a laissée. Le cas est sans doute assez rare. Il y va, en premier lieu, de la situation économique de l'écrivain, ainsi que de la situation économique, et de l'état d'esprit de la famille. Si l'écrivain est totalement libre, et a assez de fortune pour assurer le maintien d'une fondation, beaucoup de problèmes ne se poseront pas. Mais encore une fois, le cas est sans doute très rare. Quant aux instances chargées de leur organisation, elles peuvent avoir des statuts et des moyens très variés et très variables, allant des associations des amis de l'écrivain aux organismes d'Etat, avec parfois des collaborations permanentes ou ponctuelles entre les deux. L'aléatoire et l'arbitraire règnent. On aimerait un peu plus de réflexion et de coordination (ce colloque est la preuve que l'on ressent ce besoin) et qu'une politique conséquente soit mise en place. En tout premier lieu, il faut que l'accord soit total sur l'intérêt des maisons d'écrivains. Je pense avoir démontré qu'en ce qui me concerne, ces maisons ont ou peuvent avoir une valeur culturelle certaine. Si on arrive à les concevoir et à les voir comme des foyers d'énergie, comme des lieux d'inspiration, on pourrait peut-être commencer à les intégrer dans un champ culturel vivant, vivifiant.

Pour terminer, je voudrais poser une question. Je suis un écrivain sans fortune qui, en temps voulu, voudrait léguer sa maison à l'Etat (français) pour qu'il en fasse une fondation. Comment faire ? (Rires)



Premières rencontres des Maisons d'Ecrivains

DISCOURS

de Monsieur Jean-François Deniau de l'Académie française

ancien ministre

Député du Cher

Président du conseil général du Cher

BOURGES

18 et 19 octobre 1996

Je voudrais remercier tous les organisateurs qui sont présents : Messieurs Jean-François Goussard, directeur du Centre départemental de Documentation pédagogique, Jean-Paul Gaschignard, directeur de la Bibliothèque du Cher et Jean-Yves Ribault, directeur départemental des Archives, notre infatigable archiviste qui est une sorte de ministère de la Culture, chacun le sait. Je salue aussi tous ceux qui sont venus, parfois de loin, tous les membres de l'Education nationale et de la conservation du Patrimoine. Enfin, permettez-moi d'être ému par la présence de Madame Genevoix, accompagnée de sa fille ; je suis vraiment très heureux d'avoir l'occasion de les accueillir dans cette modeste salle.

Pourquoi je prends la parole ?

1. Parce que je suis le seul président de conseil général à être membre de l'Académie française.

2. Parce que je suis l'héritier très lointain du Duc de Berry. On n'a jamais su si c'était par la main gauche ou droite mais enfin, c'était une main tout à fait républicaine et démocratique, qui a quand même laissé dans l'histoire le nom d'un très grand mécène qui s'intéressait aux arts, à la culture, à la littérature illustrée qui n'est pas la plus mauvaise de toute et modestement, j'essaie de prendre la parole en son nom aujourd'hui. Je prends la parole aussi - je l'ai gardé pour la fin parce que c'est le plus important - au nom du maire de Bourges, représenté par Frédérique Deniau, ma femme. Je ne sais pas si je vais pouvoir continuer longtemps parce qu'il faut qu'elle me donne un mandat pour que j'aie l'autorisation de parler en son nom. Elle m'a dit que je pouvais au moins essayer.

Chers amis, l'idée qui nous rassemble est superbe. Il n'y a pas d'écriture sans un enracinement et à chaque fois que l'on a interrogé les écrivains sur leurs raisons d'écrire, il en est ressorti qu'ils ont aimé leur enfance, que d'autres l'ont détestée - cela se partage à peu près à 50/50 - il y a aussi une forme d'enracinement, de mémoire et toute personne qui écrit, d'une façon ou d'une autre et même si ce n'est pas autobiographique, évoque ce qu'elle a connu, rêvé, les personnages qui sont en elle... C'est une partie de mémoire et il n'existe pas de mémoire sans lien avec la terre. L'idée de célébrer les maisons d'écrivains est une des plus impressionnantes que je connaisse et des plus porteuses d'avenir pour l'écriture elle-même.

Ces maisons ne manquent pas dans la région Centre :

Alain-Fournier a plusieurs maisons d'écrivain dans le Cher (celle où il est né, celle où il a fait ses études, celle où il passait ses vacances),

Marguerite Audoux, qui est très connue,

George Sand et le succès du circuit George Sand est très impressionnant ; des polonais viennent du fond de la Pologne pour voir où elle habitait et où elle a aimé,

Maurice Genevoix, qui était vraiment fils du Val de Loire et de la Sologne. Je ne sais pas si un film a été fait sur Raboliot ; je crois que oui. Mais si on l'avait fait jouer par Depardieu - parce que chacun sait, dans la région, que le vrai nom de Raboliot est Depardieu - on aurait eu Depardieu jouant Depardieu, ce qui aurait été quand même pas mal !

Balzac, Ronsard et d'autres ; enfin, les maisons attachées au nom d'un écrivain sont si nombreuses que je trouve naturel que notre première réunion soit ici.

Je connaissais, parce qu'il avait la même maladie que mon père, un écrivain allemand qui était très connu et qui s'appelait Ernst Roberts Curtius. Il m'avait fait remarquer une plaque dans une des petites rues de Paris, située juste à côté de la place Saint-Sulpice, et qui s'appelle rue de la Casette.

Je ne sais pas si quelqu'un d'entre vous connaît cette plaque. Elle est formidable, extraordinaire ! Mais elle n'est pas très visible ; la rue est très étroite et la plaque n'est pas nettoyée. Il y a gravé : « Ici est né Jean Francou » et en grosses lettres « UN TEL DE L'ARMEE FRANCAISE ». C'était un écrivain peu connu, un poète qui pendant la guerre signait ces articles « Ici est né Jean Francou » et en grosses lettres « UN TEL DE L'ARMEE FRANCAISE », tué le 23 mars 1915 au Bois des Caures, pour défendre contre l'envahisseur, sa maison, sa rue et la place Saint-Sulpice. On peut sourire d'une certaine naïveté mais ce très grand intellectuel allemand disait que, seul, un français pouvait écrire cela. Dans n'importe quel autre pays, il aurait défendu sa race, la pureté de son sang, l'histoire, l'avenir, toutes les entités les plus contestables, toutes les idéologies possibles et imaginables mais pour défendre sa maison, sa rue et la place Saint-Sulpice, il faut vraiment être enraciné, c'est à dire avoir l'idée qu'on est de quelque part et qu'on a sa maison quelque part.

J'ai dit tout à l'heure qu'ils écrivaient parce qu'ils étaient brouillés avec leur père ou qu'ils l'aimaient trop ou alors avec leur mère, soit parce qu'ils ont une maison ou qu'ils n'en ont pas. Je vous laisse faire le pourcentage d'équilibre entre les deux. Je suis plutôt pour qu'ils aient une maison, je trouve que c'est très bien.

Quand on écrit, il ne s'agit pas seulement de mots. Le mot traduit une civilisation, une façon de vivre, un idéal. Jeudi dernier, à l'Académie, j'ai eu le regret de prévenir la compagnie de cette nouvelle épouvantable : le Gouvernement algérien venait de décider d'interdire le français comme première langue étrangère obligatoire. Je me souviens, voici quelques années, d'avoir parlé de ce genre de mouvement que j'ai essayé d'enrayer mais sans succès. Cette décision est catastrophique. C'est la guerre, quoi ! J'avais parlé de cela avec une personnalité célèbre et éminente du Maghreb et il m'avait dit : « Ecoute, on va tous choisir l'anglais. Si on choisit le français, c'est un choix de culture, de civilisation et quasiment un choix politique, alors que choisir l'anglais c'est comme décider d'avoir le téléphone à la maison, donc on va prendre le téléphone à la maison ». C'est assez dramatique

Je souhaite que cette association, due à nos amis et à tous ceux qui sont ici, se poursuive, se développe, prenne un caractère national parce qu'elle correspond non seulement à une très belle idée mais à un besoin. Bien évidemment, une association comme celle-là doit organiser des réunions itinérantes, aller dans toutes les provinces, partout où se trouvent des maisons d'écrivains mais, si je peux exprimer un autre souhait, chers amis, ce serait que le siège national permanent de l'association soit établi à Bourges, simplement parce que tous nos amis ici se sont beaucoup investis et parce que Bourges est au coeur de la France. Merci.

